



**Thilo Krause**  
**Presque étranger  
pourtant**

Roman traduit par Marion Graf

**ZOE**

PRESQUE ÉTRANGER POURTANT

*Domaine alémanique dirigé par Camille Luscher*

THILO KRAUSE

PRESQUE ÉTRANGER  
POURTANT

Traduit de l'allemand par Marion Graf

**ZOE**

*Les Éditions Zoé remercient Pro Helvetia,  
fondation pour la culture, pour son soutien à la traduction,  
au lectorat et à la promotion de ce titre.*

**prohelvetia**

© Éditions Zoé, 46 chemin de la Mousse  
CH-1225 Chêne-Bourg, Genève, 2021  
[www.editionszoe.ch](http://www.editionszoe.ch)

Maquette de couverture : Notter + Vigne  
Illustration : © Yan Duyvendak et Charles Mesnier  
ISBN 978-2-88927-990-6  
ISBN EPUB :978-2-88927-991-3  
ISBN PDFWEB: 978-2-88927-992-0

*Les Éditions Zoé bénéficient du soutien de  
la République et Canton de Genève,  
et de l'Office fédéral de la culture.*

*Je nage au beau milieu, dans mes vieux vêtements,  
j'y suis encore chez moi, presque étranger pourtant.  
Et ne sais plus ce que je suis, ce que je fus,  
le sel dans la soupe, ou le cheveu dessus ?*

Gerhard « Gundi » Gundermann,  
*Strasse nach Norden*

*That deep blue sky is my home.*

Tom Waits,  
*Little drop of poison*



## I

C'est mon roc. Un récif battu par le vent, quelques pins nouveaux. Le soir, je monte ici pour regarder d'en haut notre maison. Je m'assieds tout au bord du vide. Derrière mes orteils, les couronnes des arbres se balancent si fort que pris de vertige, je relève les yeux. Route, champs, village. Et quand quelqu'un rentre en voiture, tourne entre les maisons, un nuage de poussière vibre au-dessus des champs. Notre maison est posée au soleil comme si elle était finie depuis longtemps. Je ne vois pas le crépi qui s'effrite sur le mur ouest. Je ne vois pas le jardin plein de mauvaises herbes, ni les arbres fruitiers attaqués par le mildiou. C'est l'été. L'été que j'ai toujours voulu. Avec la Petite et avec Christina.

La première fois que nous sommes venus au village tous les trois, les baies des sorbiers rougeoyaient sur l'asphalte. Vitres baissées, nous avons dérivé à travers la montagne par les routes poussiéreuses, par les allées qui coupent la campagne. La Petite était petite. Elle dormait dans son petit siège. Ses pieds tressaillaient parfois au milieu de son rêve. Elle s'éveillait à peine quand nous la glissions dans l'écharpe

de portage. Elle redressait la tête, puis retombait sur mon épaule. Un courtier nous guidait d'une maison à l'autre. J'essayais de sentir, d'entendre et de voir. La Petite dormait contre mon ventre. Je me sentais comme blindé dans sa chaleur, invulnérable, invincible. Une des maisons était infestée de moisissures. On se heurtait à une sorte de résistance. La maison suivante sentait l'huile rance et les vieilles querelles. Dans une autre, l'air était comme de l'eau. À tout moment, j'essayais de me rappeler si j'étais venu ici avec Vito. J'en avais parfois la vague intuition, mais à l'époque, pour nous, les enfants, le village voisin était un autre monde. Cette fois-là, nous sommes passés presque inaperçus. Ou du moins, nous n'avons croisé personne que j'aurais connu. Le courtier était un type pâle, en complet-veston. Il avait oublié une touffe de poils en se rasant. La Petite se contentait de tourner la tête de loin en loin d'un côté ou de l'autre. Elle était incroyablement chaude, un concentré de vie. Pour elle, nous avons traversé un jardinet après l'autre, arpenté des pièces qui sentaient le renfermé, exploré des caves sans lumière, jusqu'à ce que nous trouvions enfin cette maison-là, avec ses arbres fruitiers. Abricots, pommes et cerises. Ici non plus, je n'avais pas de visage, aucun souvenir de voix. Et tant mieux.

Un couloir bas, à gauche la salle de bains avec les roses qui brillent par la fenêtre, le séjour et la cuisine, la porte étroite menant au garde-manger. Peut-être allons-nous démolir la cloison qui sépare la cuisine du séjour et créer une grande fenêtre donnant sur le jardin. C'est ce dont nous rêvons, avec Christina qui chaque jour, dans notre vieille voiture, se rend à son travail tandis que je reste à la maison. J'ai commencé par rénover la chambre d'enfant. La Petite y dort à l'ombre

des arbres fruitiers. Christina voulait des murs blancs, pas roses. Nous avons acheté des meubles en pin et couvert la tapisserie de feuillages, de lianes et de fleurs peintes, comme si le jardin se continuait à l'intérieur. La chambre attenante est la nôtre, un lit bas, une armoire pour les vêtements. Elle donne aussi sur le verger. Quand nous sommes encore éveillés tard le soir et que nous parlons, des fourrés de nuit, d'étoiles et de feuillages remuent autour de nous. Et puis il y a encore la troisième pièce, brute, délabrée. Nous avons fermé la porte à clé pour que la Petite n'y entre pas. Le crépi est râpeux et un peu humide, comme si un jour, on ne sait pas quand, la pluie s'y était infiltrée.

Une fois que j'ai contemplé la maison à satiété, par-delà mes orteils, je traverse en équilibre quelques crevasses pour atteindre la face ouest de la falaise, et j'aperçois l'autre village, celui où Vito et moi avons vécu enfants. D'ici en haut, je peux regarder en avant et en arrière. D'un côté la maison, où Christina met en ce moment la Petite au lit. De l'autre le village de mon enfance. Entre deux, une route serpente, se perd dans les boqueteaux pour surgir à nouveau entre les champs, comme un ruban luisant. Le crépuscule dure une éternité, toutes les ombres s'étirent, plus longues que les choses elles-mêmes. Les couronnes se balancent. Tout se met à tourner. Tout se brouille. Vito, qui à présent vit en bas, au bord de l'Elbe, Christina, la Petite, hier, aujourd'hui. Quand ça tourne ainsi, c'est l'heure de descendre, en prenant appui sur le grès, pour rejoindre le sentier équipé d'étais de fer et de madriers, toujours le même, celui que je suivais à l'époque avec Vito. Pendant la journée, les gens viennent, se hissent par les crevasses et les saillies jusqu'au point de vue où se dresse la girouette en fer-blanc. Le soir,

il n'y a personne. Par les cheminées et les fissures, un reste d'humidité monte et s'évapore.

Quand je venais encore m'asseoir avec Vito sur la falaise, les soirées étaient immenses et la montagne aussi. Vito l'échalas. Moi le caniche – non pas le gros: le caniche, ni gros ni maigre. C'est ainsi qu'on nous connaissait en bas, au village, ce bled sur lequel, d'ici en haut, nous crachions: l'école, le boucher, le boulanger, le Konsum, l'étang des pompiers au beau milieu, envahi d'année en année par les roseaux. De toutes ces soirées passées avec Vito, il y en a une qui me reste en mémoire, celle où nous avons sauvé les têtards. Nous les avons recueillis dans ces cuvettes que l'on trouve partout dans les falaises. Ils gigotaient dans l'eau qui baissait, dans les feuilles et la vase. Nous les avons capturés au creux de nos mains, examiné leurs yeux brillants, la forme indéfinissable de leur corps, puis nous les avons fait glisser dans les bocaux. Ensuite nous les avons transportés tout le long des échelles et des étais de fer. L'un de nous descendait le premier, le second lui tendait les bocaux. Nous avons le fou rire en prenant pied sur le sol de la forêt. Et nous avons ri de plus belle en nous hâtant entre les troncs en direction du village. Le soleil était bas. Les bocaux scintillaient comme des lampions entre nos mains. Bientôt, laissant la forêt derrière nous, nous avons couru à travers champs. Nous n'avions aucune idée de la quantité d'oxygène qu'il fallait aux têtards, allaient-ils mourir d'asphyxie si nous n'étions pas assez rapides? Nous avons couru, couru, prenant des raccourcis entre les jardins et les maisons pour atteindre enfin l'étang des pompiers. À plat ventre sur le bord en béton, nous avons ôté les couvercles et à deux mains, nous avons enfoncé les bocaux sous l'eau. Un instant,

les têtards, comme morts, sont remontés à la surface. Puis ils se sont éloignés en frétilant. Nous sommes restés là quelques minutes à scruter l'eau, jusqu'à ce que le dernier têtard ait disparu du côté des roseaux. Et nous sommes rentrés. Vito, contre le soleil aveuglant, semblait encore plus maigre que d'habitude. Nous nous sommes retournés deux ou trois fois pour échanger des signes, puis nous avons bifurqué, chacun dans sa rue. Les gens avaient les fenêtres ouvertes. J'entendais des voix, des radios, des tintements de vaisselle, et je pensais aux têtards, et qu'ils allaient grandir, avec toute cette place qu'ils avaient à présent.

Nous montions chaque jour dans la forêt, là-haut, où les blocs de rocher étaient disposés entre les troncs comme des maisons. Une ville de grès, rien que pour nous. Nous nous faufilions dans les ruelles que formaient les alignements de rocs, explorant bloc après bloc. Il y en avait des bas, des plats, la plupart ne mesuraient guère plus de deux ou trois mètres de haut. D'autres avaient une base très abrupte, puis allaient s'aplatissant. Un ou deux rétablissements, et le plus dur était franchi. D'autres encore étaient escarpés sur toutes les faces, tapissés de mousse et jonchés d'aiguilles de pins. Des colosses verts que nous considérions avec déférence. De près, ils exhalaient une odeur douceâtre de pourriture et de vie. Des monolithes sur lesquels on ne s'aventurait pas. Nous savions ces blocs inexplorés, *terra incognita*, avec leur couleur d'un vert gazon si ridicule, à côté des falaises et des sommets. Le week-end, de vrais grimpeurs traversaient le village. J'entendais leurs voix résonner entre les maisons, même s'ils étaient loin d'être bruyants. Je les suivais du regard et j'essayais d'imaginer leur monde. Je pensais qu'à force d'entraînement dans notre ville de roches, j'y arriverais

aussi. Vito et moi serions assis à l'école, les mains posées devant nous sur le pupitre, calleuses et crevassées. De grandes mains qui pourraient nous mener partout. Elles pouvaient bien écrire du vocabulaire ou des devoirs de calcul, mais au fond, elles étaient faites pour nous hisser sur un rocher précis que nous avons élu dans la ville de grès, et qui était différent des autres. Il se trouvait au pied sud de la falaise où nous avons sauvé les têtards. Un colosse que l'érosion avait précipité au sol, depuis tout en haut. Une de ses faces était appuyée contre la paroi lisse de la falaise. Entre deux, il y avait un couloir rempli d'aiguilles de pin que l'on pouvait remonter à quatre pattes. Après, la pente s'accusait, mais en crispant tout le corps dans le boyau, en se coinçant entre une paroi et l'autre, il était facile de gagner le sommet. Pourtant ce n'était pas cela que nous voulions. C'est l'autre face qui nous intéressait, la face opposée à la falaise. Une surface lisse, inclinée, d'environ sept mètres de haut. Ensuite elle se redressait. L'escarpement se renflait alors pour former un bourrelet qui allait s'aplatissant vers le haut. Entre la dalle et ce bourrelet, nous pouvions distinguer une vire étroite sur laquelle il devait être possible de se tenir debout comme sur une corniche. En pensée, j'avais déjà accompli l'ascension un nombre incalculable de fois. En pensée, je savais comment rétablir mon poids sur la dalle, comment me hisser vers le haut en utilisant les creux et les aspérités. Pourtant mes représentations s'arrêtaient au décrochement rocheux. Je ne parvenais pas à imaginer un mouvement qui pût convenir à ce passage. Mais pas question de tomber. Nous nous étions mis cela en tête. Vito et moi. Nous rôdions tout autour à longueur d'après-midi, posions les pieds sur le premier ressaut, mais sans aller plus loin, comme pour nous assurer que nous en étions capables, qu'il suffisait de le vouloir. Nous allions nous asseoir sur les petits blocs éparpillés autour du rocher. Ils formaient des

sièges tièdes, hauts comme des chaises. En cherchant un peu, on pouvait trouver une position qui permettait de se prélasser tranquillement et de contempler le ciel. C'est l'un de ces blocs qui devait être fatal à Vito, mais nous ne le savions pas encore. Aussi souvent que nous en avions envie, nous venions nous installer là et nous contemplions notre voie vers le sommet, tandis que les nuages et les cimes des pins se fondaient en vagues ondoyantes.

À la fin du mois de mai, j'avais sorti de la cave la corde à linge neuve de ma mère. Il ne s'agissait pas d'une de ces minces cordelettes enrobées de plastique. Mais bien d'un tortis pelucheux gros comme le doigt. Je ne sais plus si je pensais vraiment qu'elle nous serait utile. Il me la fallait, de même que tout grimpeur doit avoir sa corde et puisque nous voulions être comme eux, il nous en fallait une. Un certain temps, nous avions envisagé d'en emprunter ou d'en voler une, mais au village, nous ne connaissions aucun alpiniste. L'escalade était un sport de citadins.

Un beau jeudi, nous sommes partis. Nous n'avions que quatre heures devant nous. Dehors, tout était frais, vert et haut. En sortant, sur le seuil de l'école, nous avons cligné des yeux dans la lumière. Mentalement, je me dépeignais notre triomphe. Nous irions acheter une limonade au Konsum, nous irions nous asseoir au bord de l'étang des pompiers et nous jetterions de tous côtés des regards conquérants.

Notre corde était déposée depuis plusieurs jours à l'abri de la pluie, dissimulée dans une anfractuosité. En arrivant, je l'ai déroulée et disposée en un tas souple, comme je l'avais vu faire aux grimpeurs. En fait, il était clair que c'était Vito, et Vito seul, qui était concerné. Il était élancé et musclé. Ce qui était pour moi hors d'atteinte était à sa portée. C'est lui

qui était le sec, le souple – moi j'étais le caniche. Vigoureux peut-être, mais lourd, aussi. Nous avons joué à papier-caillou-ciseaux. J'ai regardé la main de Vito : ciseaux. Puis la mienne comme si elle ne m'appartenait plus : ciseaux. Sur la route, nous avons entendu une voiture qui montait de la vallée. L'une des rares voitures qui étaient en route à cette heure-là. Puis le calme est revenu. Papier-caillou-ciseaux. Cette fois, j'ai commencé par regarder ma main. Puis comme au ralenti, celle de Vito. Une fraction de seconde, j'ai cru qu'il avait aussi le poing fermé, mais soudain j'ai aperçu sa main horizontale. Peut-être qu'au dernier moment, il avait tendu les doigts. Peut-être que je m'étais trompé et qu'il en avait décidé ainsi dès le début.

Donc, à moi. Je ne discutai pas. Je ne reprochai pas à Vito d'avoir triché. S'il l'avait fait, c'est que j'avais été trop lent, ou lui trop rapide. J'ai regardé la corde à linge, j'ai suivi des yeux chaque boucle, jusqu'à en avoir le vertige. Une nouvelle bourrasque a mugé dans les arbres. Des aiguilles de pin ont volé dans mes cheveux. Vito s'est assis sur un des petits blocs de rocher que nous avons toujours utilisés pour contempler le ciel. La tête appuyée sur la main, il m'observait. Comme en transe, j'ai fixé la corde autour de mon ventre. S'il y avait une chose que je n'avais pas prévue, c'est que je pourrais être le perdant. Pour moi, il avait toujours été évident que ce serait à Vito de faire l'escalade. Dans la lumière franche de midi, une silhouette déliée, une ombre agile.

Je sentais mon pouls battre au bout des doigts. Mes paumes étaient moites. Je posai un pied sur la dalle inclinée, me redressai, soulevai l'autre pied. Sous les semelles, un crissement. Puis le sol se déroba sous mes pieds. Je tombai en avant et dérapai en arrière.

Allez vas-y, dit Vito.

Je haletais, je sentais le sang pulser dans mes mains et mes pieds. J'ôtai mes chaussures, puis mes chaussettes, réajustai la corde autour de mon ventre et grimpai. Cette fois, les pieds tenaient. Le grès était chaud et rugueux. Sur la dalle, il y avait des creux et des bosses. Je progressais à petits pas, prenant appui sur les mains. Rampant, me tirant toujours plus haut. Si j'avais jeté un regard en arrière, la hauteur m'aurait frappé. Mais je regardais droit devant, j'époussetais les aiguilles de pin des renforcements et montais en flageolant, jusqu'à ce qu'au bout de quelques minutes, je puisse empoigner le bourrelet proéminent que nous avions vu d'en bas. Je tâtonnai vers le haut, trouvai une prise, ramenai les pieds et me retrouvai soudain debout plaqué contre la paroi. Devant mes yeux, tout n'était que roche. Je ne voyais plus mes pieds. Je les calai autant que possible sur la vire le long de laquelle je pouvais me tenir en équilibre et me mouvoir à gauche et à droite.

Alors je plongeai les yeux vers le bas.

J'aperçus Vito, la tête renversée en arrière, la main en visière au-dessus des yeux. La corde courait comme un cordon ombilical desséché le long de la dalle oblique qui d'en bas, semblait monter en pente douce. À présent, elle tombait à pic. Mon genou gauche tremblait de façon inquiétante. Je ne pouvais plus revenir en arrière. D'en bas, le rocher avait eu l'air assez ridicule. De cette vire, la vue était effrayante, comme à la piscine quand on est sur la tour, qu'on fixe l'eau et qu'on ressent la hauteur.

Alors ? cria Vito.

Je m'obligeai à regarder vers le haut, là où la roche s'aplatissait et où je reconnaissais quelques cavités. Je progressai vers la droite, en direction de l'arête latérale du roc, jusqu'à pouvoir passer le bras autour. Je crus attraper une oreille géante, refermai solidement la main sur elle, hissai les pieds sur le surplomb rocheux, et me rétablis en haut.

À gauche aussi, je trouvai une prise où me tenir. Encore quelques tractions tremblantes, et je me retrouvai au sommet. Les cimes des pins étaient proches. Le vent soufflait doucement et je constatai que mes doigts saignaient, que mes tibias étaient écorchés. En bas, se tenait Vito, le grand Vito, rétréci, plié, vu de ce poste d'observation. Il tenait dans sa main l'extrémité de la corde à linge.

Jette-la en bas, cria-t-il. Je n'en ai pas besoin.

Je dénouai la corde et la jetai. Vito pensait peut-être que si moi, le caniche, j'avais réussi, lui réussirait aussi. En tout cas, il ne s'attacha pas à la corde à linge. Elle n'aurait servi à rien, mais si souvent, je me suis demandé si quand même.

Je me souviens que j'ai crié à Vito d'enlever aussi ses chaussures, il ne le fit pas. Rapidement, il fut debout sur la dalle, à mi-pente, puis il disparut progressivement de ma vue. Et le silence se fit. Aujourd'hui, il me semble qu'une éternité s'écoula sans que je voie ni n'entende Vito. À l'époque, je n'y ai rien vu d'anormal. J'étais assis là et je me sentais incroyablement léger. Moi, le caniche, j'étais au sommet. Dans ma main droite, je sentais encore la prise qui m'avait sauvé, cette oreille au bord bien découpé, dans laquelle mes doigts se logeaient parfaitement.

Eh! qu'est-ce que tu fais tout ce temps? lançai-je dans le vide.

Je jouis de la vue.

Où es-tu, criai-je en direction du pied du rocher, à plat ventre, je rampai aussi loin que possible vers l'à-pic, mais je ne vis pas Vito.

J'arrive, entendis-je.

Je crois que très brièvement, la tête de Vito a surgi au-dessus du décrochement rocheux. Puis elle a disparu. Il y eut un raclement, un choc sourd et un frottement, Je ne sais plus si Vito a crié ou si je ne l'ai pas entendu crier. Soudain, il était en bas, couché par terre. J'étais à mon

poste d'observation, en spectateur extérieur, l'espace de quelques secondes, le temps de comprendre que mon meilleur ami gisait là en bas, immobile. La lumière a fulguré. Vito. Rocher. Forêt. Un instantané inouï, une clarté si aveuglante que les larmes ont ruisselé sur mes joues. C'est moi qui criais tout à coup. Quand le souffle m'a manqué, mon cri m'est revenu en écho. Je me suis redressé, j'ai titubé de mon observatoire jusqu'au couloir latéral où je me suis faulfilé dans la rigole qui débouchait sur le boyau rempli d'aiguilles de pin. Le dos contre une paroi et les pieds contre le rocher d'en face, j'ai glissé, mètre après mètre, vers le bas. C'est moi, pensais-je. Tout est de ma faute. À ce moment, cette pensée me donnait davantage de force qu'elle ne me paralysait. Je suis descendu jusque dans le goulet, j'ai glissé sur le fond de mon pantalon et j'ai rejoint Vito, tout en bas. Aujourd'hui encore, j'ignore comment je suis rentré au village. Je me souviens du corps de Vito qui pendait sur mon dos, inerte. Je me tenais courbé en avant pour pouvoir le caler sur mon épaule. J'aurais bien voulu me redresser, mais Vito, alors, glissait vers le bas, ses bras s'allongeaient comme des élastiques qui semblaient s'étirer, s'étirer. Du sang coulait sur mes mollets. Je haletais. Je courais éperdument, sans réussir à comprendre combien de sang pouvait contenir un tel corps, d'où il provenait et ce qui se passerait si c'était la fin. Le village reposait dans le silence de l'après-midi. Je n'ai vu personne, ou j'ai eu l'impression que je ne voyais personne. Personne ne m'a hélé, on aurait dit que tout s'était passé dans un autre monde, un monde dans lequel n'existaient que Vito et moi. Un monde invisible, impénétrable, dans lequel il ne restait plus que moi, tout seul, jusqu'à ce que se dresse devant moi le concierge de notre école. J'ai senti que je devenais plus léger. Soudain, Jiří tenait Vito dans ses bras. J'ai entendu Jiří crier, comme j'avais crié moi-même. J'ai entendu le village se réveiller. On venait. On m'a soulevé et

transporté à l'intérieur de l'école. Après, pendant longtemps, je n'ai plus vu Vito. On m'a conduit à l'infirmerie, on m'a lavé et allongé sur la couchette en similicuir. J'ai fermé les yeux et j'ai rassemblé mes forces pour disparaître. La lumière, derrière mes paupières, était rouge vif. J'ai pensé que c'était le sang de Vito qui coulait dans mes yeux. À un moment, quelqu'un a refermé sa main sur la mienne. Je connaissais cette main. Ma mère m'a aidé à me redresser, m'a donné un peu d'eau à boire. Je suis sorti avec elle en chancelant. Lorsque nous avons été debout sur le seuil, j'ai pris mon courage à deux mains et me suis dégagé. J'ai descendu les marches en courant. Ma mère m'a appelé. Je me suis retourné, j'ai grimacé un sourire, haussé les épaules. Des larmes lui sont montées aux yeux. J'ai couru jusqu'à la forêt avec toute l'énergie qui me restait et encore tremblant, me suis assis sur le roc. J'ai regardé le village, en bas, m'efforçant de repérer un signe de ce qui venait de se passer. Je n'ai rien vu. Pas de police. Pas d'ambulance. On aurait pu croire que j'avais seulement imaginé la chute de Vito. Ma main droite pulsait comme si j'y sentais encore la prise qui m'avait sauvé.

Entre les arbres, le jour baisse. En traversant la route, j'entends des voix venant de là-bas, de la zone de reboisement. Un vélomoteur pétarade. Des ados, peut-être, qui viennent se souler par ici. En hâte, je vais encore pisser dans la forêt, au bord de l'ancienne carrière, le trou que nous visions toujours, avec Vito. Un geai grince. Sur le chemin forestier tout proche, le vrombissement du vélomoteur. C'est le dernier bruit que j'entends.

Quand je reviens à moi, je suis entortillé dans un cocon de ténèbres. Je ne sais pas si quelque chose me bouche les

yeux ou si vraiment, il fait si noir. Je sens mes hanches, mes jambes, comme coincées, puis je me souviens que j'ai pissé dans la carrière. Pendant un moment, je ne vois rien, le temps de comprendre où est le haut, où est le bas. Je tourne la tête et reconnais quelques étoiles. Plus trace de vélomoteur. Les pins bruissent. Mes pieds sont glacés. Une espèce de douleur, comme si j'avais mis le pied sur quelque chose de pointu, mais ce n'est que le froid. Il me faut quelques minutes pour revenir sur le chemin. Tombé dans la carrière en pissant. J'éclate de rire. Je saigne à la nuque. Mes cheveux sont collés, mon t-shirt est déchiré. Un immense ciel nocturne se déploie au-dessus des champs. Comme elle m'a manqué, la Voie lactée, tout ce temps. Ici, elle existe encore. C'est loin, jusqu'à la ville.

Je reconnais à peine notre maison. Toutes les fenêtres sont obscures. D'après les constellations, il est minuit. Je soulève le portail du jardin pour empêcher les gonds de grincer, traverse le jardinet, sens l'herbe humide sous mes pieds. Je ne veux pas réveiller Christina, je ne fais pas de bruit à la cuisine, et la voici, devant moi.

Je suis tombé dans la vieille carrière, dis-je.

Christina me dévisage. Puis elle monte à l'étage, revient avec la boîte à pansements.

Commence par te laver, dit-elle.

Je vais au lavabo, je mets la tête sous le robinet. Ça brûle. Je tâte une bosse et une écorchure. Lorsque je m'assieds à la table de la cuisine, Christina attire à elle une chaise, se place derrière moi. Je baisse le menton. Quand Christina a terminé, elle étreint mon thorax de ses deux bras, pose la tête sur mon épaule. Ses cheveux me chatouillent. Elle sent bon. Je me retourne, mais elle se lève, recule d'un pas. Me jette un baiser. S'en va. Le frôlement de ses pieds nus se perd dans le couloir, à l'étage. La porte de notre chambre

à coucher se referme. Quoi encore? aura pensé Christina.  
Quoi encore?

Le feuillage clignote autour de nous. Christina, dans son demi-sommeil, glisse sa main dans la mienne, mais où je suis, je n'en sais rien. Alors que c'est moi qui ai entraîné Christina ici, dans cette maison, dans ces pièces. À l'époque où Christina était enceinte et où je m'exaltais à l'idée du ciel si haut et si vaste au-dessus des champs de mon enfance. À ces moments-là, je m'animais, à la fin de chaque journée, pendant la demi-heure où nous étions au lit, couchés côte à côte, et que je parlais, parlais. Alors le pays et la ville qui nous entouraient pâlissaient. Alors l'impression d'être étrangers s'estompait. Et nous faisons l'amour, très précautionneusement, car la Petite était là, déjà. Mais j'étais plus présent que jamais. Et peut-être que si Christina est revenue ici avec moi c'est précisément dans l'idée que moi aussi, je trouverais le chemin du retour. Du retour vers moi, vers elle. Je n'en sais rien.